

“Le melting pot” zailachi dans « Une femme, une mère » de E.A. El Maleh

YAJJOU Mounir, GHOUATI Sanae

Université Ibn Tofail, Faculté de langues, des arts et TIC, Kénitra

Abstract : Through « une femme, une mère » de E.A.El Maleh, a plurality of voices, cultures, colors and identities merge through the prism of the ElMaleh's writing. We shed light on these unspoken aspects of the Moroccan-Judean culture in the kingdom of Morocco. Moreover, along this paper, we try to depict the narrative instances that echoes inside the text "une femme, une mère" to try to identify them and lure them out of the shadow.

Key-words: Moroccan-Judean culture, E.A.El Maleh plurality of writing, the self , the alterity.

I. Genèse de l'œuvre

Après un exil forcé, E.A. El Maleh retourne au Maroc en 1975 pour retrouver l'amitié à Asilah, ville dont il n'a jamais entendu parler auparavant. Cette ville qui ne tardera pas à le captiver, et, vers laquelle, il reviendra quelques années plus tard, régulièrement chaque été. Elle deviendra « sa deuxième ville préférée¹ », à l'origine du tournant inattendu.

Dans « *Entretiens avec Edmond Amran El Maleh*² » avec Marie Redonnet, E.A. El Maleh explique comment il a fait la connaissance de Khalil El Ghrib. Une « *rencontre décisive*³ », dit-il, « *dans le cadre d'une manifestation du collège d'Asilah [...]*⁴ ». Cet intérêt pour le travail de Khalil El Gharib, l'auteur le partageait avec sa femme Marie- Cécile, et ; qui est la genèse du récit court « *Une femme, une mère* ».

« *Une femme, une mère*⁵ », est un récit court en apparence, on y retiendra la description d'un moment important dans la naissance d'une œuvre qui se distingue par le questionnement incessant d'une culture aux imbrications infinies. Il est aussi ouvert sur d'autres champs de création comme la peinture, notamment l'œuvre du peintre Khalil El Gharib.

II. Le personnage de la femme-mère

« Une femme, une mère », paraît de prime abord, comme un écrit épars, articulé autour de quatre moments cruciaux : Le retour vers Asilah, les retrouvailles avec le soi, les réminiscences de l'exil et le chemin du retour, puis, pour sceller, le départ de la femme-mère annonciateur de la fin du récit.

En liminaire, nous nous trouvons face au personnage emblématique du récit, figure centrale : La femme-mère. L'auteur la peint à coups d'adjectifs qui dressent un portrait, à la fois, succinct et posé de celle-ci, une femme bien réelle. Gardienne des us et coutumes, elle est la personnification même de cette culture raffinée qui a fait que des communautés confessionnelles ont pu vivre côte à côte, en symbiose, au Maroc; traduisant de ce fait la culture du partage.

Il est de coutume, dans tout schéma narratif, de situer les personnages dans leur contexte spatio-temporel. Or,

¹Cf. <http://www.limag.com/Textes/Samrakandi/2010ElMaleh.pdf>. Consulté le 16/01/2018 à 10:00h

² *Entretiens avec EDMOND AMRAN EL MALEH*, par Marie REDONNET, Publications de la Fondation EDMOND

³ Ibidem, pp.160-161.

⁴ Idem

⁵ *Une femme, une mère, texte de Edmond Amran El Maleh, éditions Lixus, Tanger 2004. Texte original, éditions La Pensée Sauvage 2002, éditions d'art à tirage limité accompagné de travaux originaux de Khalil El Gharib*

E.A El Maleh, -transgresse- cette règle en commençant par définir le personnage avant l'espace contrairement à Flaubert ou à Balzac qui privilégient la description du lieu pour mieux comprendre l'environnement des personnages.

En effet, dès l'amorce de « *Une femme, une mère* », le lecteur se retrouve nez à nez avec le pronom personnel « elle »⁶, repris anaphoriquement sans alourdir le texte, il revêt un caractère plus emphatique qu'ornemental dans l'écrit. Il se démarque des autres déictiques pour se frayer une place dans le récit et confère au personnage femme- mère la position que l'auteur lui assigne. Ainsi, le « elle » prend le dessus sur les repères spatiaux qui sont relégués au second plan sous forme d'adverbes ou d'expression adverbiales de lieu « là », « à l'entrée ». Ainsi, E.A. El Maleh façonne l'espace en fonction du personnage en mettant en avant le fait que ce dernier ne puisse exister sans l'empreinte humaine. Le décor fond, ainsi, sur les traits de la femme-mère qui, avec elle, ne forment plus qu'un tout harmonieusement agencé : « *Elle était assise sur le divan, là, face à l'entrée. On aurait juré qu'elle n'avait pas bougé depuis sa dernière visite, depuis l'an dernier* »⁷.

Avec « elle », l'espace semble s'être figé dans le temps. La femme-mère est à l'épreuve des vicissitudes du temps, inébranlable : « *son beau visage n'était marqué d'aucune ride* »⁸. Elle est l'ancre qui protège la mémoire de basculer dans les dédales de l'oubli. L'auteur, de son côté, plutôt que de s'afficher par un « je » pour attester de sa présence en tant que auteur-narrateur et personnage de son écrit, préfère garder ses distances en passant le témoin à un « il » à la fois discret et omniprésent. Mais qui ne tardera pas à céder la place, le temps d'un paragraphe, à un « me » aussi discret que timide comme nous le verrons par la suite. Le processus de mise à distance de l'instance narrative par rapport au narré, instauré par l'auteur, donne l'impression de biaiser ironiquement avec l'effet du réel et semble rappeler, inlassablement, le jeu de la fiction. Toutefois, le fond historique remet les pendules à l'heure et remet la narration dans son cours normal de l'Histoire : « *Elle tenait à le voir ; elle voulait le féliciter après le prix qu'il venait d'obtenir et dont elle avait vu, à la télévision, la cérémonie marquant l'attribution de cette distinction. [...] disait sa joie de l'avoir vu recevant des mains du Prince héritier, ce prix couronnant l'ensemble de son œuvre* »⁹.

III. La spatialité et l'être

L'espace, revient, par la suite, réclamer ses droits. Il se manifeste à l'improviste dans un sursaut de reminiscences Proustienne. La maison où réside la femme- mère, catalyseur sournois, remue le fond de la mémoire visuelle d'E.A. El Maleh et crée un effet de résurgence spontanée des images du passé pour les calquer sur celles du présent en quête d'une symétrie réconfortante : « *Il connaissait cette maison, mais la redécouvrait à chaque fois dans tout ce qu'elle recelait de significations enfouies dans les plis du passé* »¹⁰.

La maison juive, lieu de résidence de la femme-mère - outre la dimension architecturale- est imbibée de souvenirs si vifs dans la mémoire de l'univers Malehien, scande le partage et honore l'héritage judéo-marocain très présent dans l'imaginaire collectif marocain. Loin d'être processif, le narrateur s'explique clairement sur ce point : « *Il était venu pour lui rendre visite avant toute chose, mais aussi pour solliciter son témoignage, l'entendre évoquer ce que fut, il y a à peine quelques années, cette vie en commun, au quotidien, une vie de communion, de convivialité dans le respect spontané, naturel de la foi religieuse de chacune des deux communautés* »¹¹.

À l'évidence, l'auteur confère un rôle bien déterminé à la femme-mère- qu'elle endosse -in/consciemment-: celui de « gardien » et témoin de la mémoire juive à Azilah. Elle est le produit d'un imaginaire conçu par des voix transmises de générations en générations depuis des millénaires. Cette maison, lieu de jonction de deux cultures, un espace au sein d'un autre -celui d'Asilah- préserve le passé en le figeant dans le présent tout en prétendant à l'avenir. Le narrateur, décrit chaque recoin de cet espace à la manière d'un peintre impressionniste. Mais si ces derniers favorisaient la lumière dans leurs peintures, E.A El Maleh s'appuie sur ses souvenirs « individuels et collectifs » juifs pour retracer les contours de cette étendue géographique cintrée par ses murs et confinée dans le cœur de la médina à l'abri de l'oubli. A noter, aussi, l'emploi de termes arabes aux côtés de termes hébreux et espagnols dans la représentation de la maison juive. Un bain-marie linguistique où se côtoient plu-

⁷ Ibidem.

⁸ Ibid.

⁹ Ibid.p.5

¹⁰ Ibid, p.6

¹¹ Ibid.

sièurs langues dans une osmose fertile : « la demeure du hazan¹² », « ouverte sur un patio intérieur¹³ », « [...] une sorte de Riad [...] »¹⁴, « [...] une montera, une verrière montée sur une structure métallique [...] »¹⁵. A ce propos, l’auteur déclare que « je suis entièrement plongé dans la langue française¹⁶ ». Certes, selon lui, la langue française demeure la matrice de ces écrits où baignent d’autres codes sans froisser sa texture ou sa cohérence. Bien au contraire, d’après E.A. El Maleh : « La contradiction ne me fait pas peur. Je peux aller aussi loin qu’on veut dans la l’usage et la jouissance du français [...] »¹⁷.

En définitive, le dédoublement et la pluralité des langues et des codes génèrent plusieurs voix inhérentes au récit. L’effort descriptif, de son côté, suscite moins l’idée d’une organisation spatiale que celle d’une disposition temporelle. A travers « Une femme, une mère », le personnage-narrateur, par une série d’étapes, introduit la représentabilité spatiale d’un lieu ou d’un objet, sans pour autant effacer la concurrence de la temporalité. A chaque phase de la description narrative, des lieux se démarquent intentionnellement ou non via le paramétrage continu de la géométrie observatrice de l’œil de l’auteur-narrateur-personnage : « [...] son regard s’échappait, courait par-delà les remparts Vers ce cimetière juif, ce cimetière marin, lieu d’exception¹⁸ »

IV. L’au-delà et l’ici-maintenant

Le cimetière juif, un épisode phare du récit, accroche l’attention du personnage- narrateur, qui empreinte le chemin vers ce lieu de repos éternel par le biais du regard. On est encore loin du locus amoenus, en parlant du cimetière, bien que l’auteur laisse échapper un soupir écrit à peine perceptible par le lecteur lorsqu’il l’évoque. Un lien s’est déjà établi, y rattachant l’auteur qui fusionne l’espace d’un moment avec les autres instances narratives se trahissant malgré lui : « [...] par pur hasard s’est noué une alliance indéfectible celle qui désormais le liait à cette terre par des liens multiples et complexes [...] »¹⁹

Désormais, le lien s’est indéniablement concrétisé avec la terre via l’alchimie de la tombe. La mort côtoie la vie en lisière de la ville d’Asilah, baignant dans l’immensité de l’océan. L’attachement « d’une nature quasi organique²⁰ » à ce lieu, envoûte le narrateur qui se livre à une maïeutique vaine sur la définition de la mort. Aurait-il souhaité y reposer parmi les siens, une question qui demeure sans réponse même si dans le récit, on y décèle une envie dans ce sens : « [...] un cimetière mort, car plus personne n’y sera enterré désormais²¹ ». Un temps, l’auteur fait une halte dans ce lieu où la description ne peut empêcher l’emprise d’un certain statisme. Cette manière de lire le paysage cémétériel est presque semblable à la lecture d’un tableau donnant par conséquent libre court au modèle pictural qui prend le dessus et devient plus prégnant que toute fonction narrative et dynamique du récit. Or, E. A. El Maleh semble abhorrer le figé et préfère la mobilité synonyme de vie et de continuité, lesquels émanent de la bouche-même de la femme-mère qui n’est autre que la mère du peintre Khalil El Gherib. Ce sont ses paroles qui ramènent le récit sur son trajet menant l’espace narratif vers sa fin logique. Le son de sa voix est un repère, un phare qui guide la mémoire du narrateur et l’amarre au contexte zailachie. C’est tout un univers humain qui prend forme avec les syllabes de son discours avec le narrateur : « [...] cette voix si ténue prend la valeur symbolique D’une touche, par quoi l’une après l’autre, se compose l’image de cette communauté humaine²² »

Les senteurs et les couleurs font office de balises mémorielles qui assurent une certaine sécurité à la manifestation physique du soi auctoriale dans le contexte zailachie. Mémoire olfactive et gustative, pastichant les réminiscences proustiennes de la madeleine²³ trempé dans du thé, c’est la « ghriba²⁴ » qui ressuscite les moments de

¹² Ibid.

¹³ Ibid.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ Ibid.

¹⁶ *Entretiens avec EDMOND AMRAN EL MALEH*, par Marie REDONNET, Publications de la Fondation EDMOND AMRAN EL MALEH, Editions la Pensée Sauvage, 2005, pp.153

¹⁷ Ibid. p.152

¹⁸ *Une femme, une mère, texte de Edmond Amran El Maleh*, éditions Lixus, Tanger 2004. Texte original, éditions La Pensée Sauvage 2002, pp.7

¹⁹ Ibid. p.8

²⁰ Ibid.

²¹ Ibid. p.8

²² Ibid. p.9

²³ M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, J.-Y. Tadié éd., Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1987-1989 (texte repris de la coll. Folio-Gallimard).

félicité totale du personnage-narrateur. Un sentiment d'appartenance à cette terre l'enivre au gré des vibrations de la voix de la femme-mère qui fredonne une chanson juive, résonnant dans les entrailles de la demeure, jadis appartenant à un hazan. Elle revit soudain fugacement quelques-unes des impressions d'antan liées à la mémoire judéo-marocaine. Des souvenirs, non pas délibérément recherchés, enfouis dans les profondeurs de sa mémoire, qui, grâce aux vertus de l'oralité, a eu le pouvoir merveilleux de faire remonter à la surface de la conscience spatiale, des « *échos lointains*²⁵ » et « [...] *les frémissements d'une vie qui ne s'était pas encore effacée de ces lieux d'exception*.²⁶ »

L'auteur se base sur l'espace pour se livrer à une valse mémorielle, qui reprend possession d'un petit fragment de son passé, qui, sans cela, aurait été irrémédiablement perdu, puisqu'inapte à être suscité par la seule intelligence. C'est une manière unique d'échapper à la linéarité chronologique, de dépasser les insuffisances liées à chacune des dimensions temporelles : le présent est pleinement ressenti mais déformé car la réalité perçue dans l'instant est sans cesse affectée par le changement. Le futur, est une construction entièrement artificielle de notre volonté et de notre désir. Quant au passé, il est le plus souvent recréé facticement par l'intelligence et donc entièrement détaché du domaine de la sensibilité. Seule l'expérience de la réminiscence, pour l'auteur-narrateur, permet de revivre le passé avec l'intensité sensorielle du présent, tout en le débarrassant de l'angoisse liée au temps qui passe. Elle est pour E. A. El Maleh une occasion unique de saisir l'essence intemporelle des choses sans les méprises inhérentes aux incessantes transformations de sa perception individuelle.

S'interrogeant sur le moment présent, sur sa situation actuelle dans ce récit à bout de souffle qui tend vers une fin tant désirée. Non pas par ennui, mais, pour prendre de l'élan et fendre de nouveau avec plus de véhémence. En effet, vers le deuxième moment de « Une femme, une mère », l'auteur marque une halte victime des émotions en ébullition sur le feu des réminiscences ardentes. Il se rappelle qu'il n'est plus le jeune homme d'hier mais un « *octogénaire* », comme il s'amuse à s'appeler ironiquement. Son reflet qui s'offre à lui, le trouble et le pousse à s'interroger sur son être présent ici, maintenant. Une chiralité confuse et déroutante sème le doute sur son identité actuelle à laquelle il a renoncée plus tôt. La « *maçounia* », sorte de cercle d'amis clos, qui se réunit au café « *Zrirk* » autour d'un thé l'a nanti de plusieurs dénominations : « *Abou Imrane, el haj, l'Ustad, Saykh, Erraïs, le guide suprême [...]* ». Le narrateur s'amuse à les arborer un à un et finit par fondre dans le paysage zaïlachi. L'espace zaïlachi qu'il ne cesse d'arpenter de jour comme de nuit, n'a plus de secret pour lui. La ville, qu'il s'amuse à découvrir, n'a pas les caractéristiques d'une surface figée dénuée de toute considération. Bien au contraire, pour E. A. El Maleh : « *Une ville est un être vivant au sens propre du mot et non par métaphore. On oserait dire une femme si la résonance de ce qualificatif n'exigeait pas bien des explications pour éviter toute conclusion fâcheuse*.²⁷ »

Aussi, l'auteur-narrateur choisit-il de faire plus ample connaissance avec cet espace humain et vivant comme lui. Le choix de l'été pour visiter la ville d'Asilah n'est pas fortuit. C'est la saison où le soleil baigne de ses rayons la réalité spatiale, la rendant plus perceptible et limpide à travers le prisme de l'identité juive. La lumière, ingrédient important dans la tradition impressionniste dont s'est imprégné l'auteur lors de son séjour à Paris, se révèle un vecteur crucial dans la description de l'environnement zaïlachi. En effet, l'école impressionniste fut l'école du plein air, mais aussi celle de l'eau.

A l'instar de Claude Monet qui accorde une part importante à la lumière qui inonde ses tableaux. Cette belle découverte a fait irruption dans la littérature avec les naturalistes. El Maleh, fidèle à cette tradition, observe l'espace à la manière d'un peintre pour écrire ce qu'il voit. A ce propos, il avoue : « Je me demande parfois si je n'ai pas un œil de peintre²⁸ ». « *Une femme, une mère* », sous les coups de plumes de El Maleh, transcende le récit sans le rendre accessoire et esquisse les traits d'une toile aux mille mémoires. L'œil du peintre n'a d'égal que celui du narrateur, qui, muni, de sa palette repeint la réalité zaïlachi aux couleurs juives, accentuant les traits hébraïques sur fond de la réalité arabo-berbère et musulmane d'un Maroc pluriel et riche dans ses diversités culturelles, religieuse et linguistique.

²⁴ *Une femme, une mère, texte de Edmond Amran El Maleh, éditions Lixus, Tanger 2004. Texte original, éditions La Pensée Sauvage 2002, p.9*

²⁵ Ibid.p.10

²⁶ Ibidem.

²⁷ *Edmond Amran El Maleh : « Essaouira, l'oubliée », in : Autrement, Paris 1985, hors-série 11, pp. 211-218, ici : p. 212*

²⁸ *Entretiens avec EDMOND AMRAN EL MALEH, par Marie REDONNET, Publications de la Fondation EDMOND AMRANE EL MALEH, Editions la Pensée Sauvage, 2005,pp.162*

V. Finem exodus

Au troisième temps du récit, l'auteur, instance énonciatrice, sort de la zone d'ombre pour s'afficher dans son récit par un discours adressé directement au lecteur à la Diderot. Un verbe à l'impératif « *imaginez* », nous interpelle d'entrée. L'auteur juge le moment opportun pour partager son mal avec le lecteur et l'inviter à revivre ses moments de douleurs. Un récit en pente arpenté à reculons vers un moment douloureux de la mémoire maléhiennne. Cette manifestation, annoncée plus tôt, dévoile les séquelles d'un départ douloureux, une rupture avec la terre qui l'a accueilli, une plaie qui se rouvre sans saigner :

*Epuisé, exsangue pourrait-on dire, ayant dépensé son énergie en cette épreuve, il se trouvait devant le défi d'avoir à rechercher de nouvelles raisons d'aller de l'avant.*²⁹

La spatialité intervient encore une fois dans le récit pour restituer ce chaînon du lien de la mémoire « *charnelle* » au repérage géographique. Une zone tampon où les souvenirs instaurent un climat de réconfort chez l'auteur :

« [...] d'un coup il se trouva en ce lieu où le sentiment d'avoir vécu là depuis toujours l'envahissait³⁰ ». Le narrateur-personnage semble, retrouver la préhension de cet espace qui a failli lui échapper. Les indices de repérages spatiaux semés par-ci par-là dans le récit font office d'assise pour l'ancrage de la perception sensorielle du soi afin d'éviter de sombrer dans le dédale de l'oubli et de préserver son lien avec sa terre natale : le Maroc. L'auteur redessine les contours de cet espace, de mémoire, pour s'y projeter ensuite et réaliser une symétrie presque parfaite du soi d'antan avec celui de cet instant présent à bord du ferry. Cette achiralité réconfortante qui transporte l'image auctoriale et la transpose fidèlement à celle du narrateur et du personnage pour, finalement, ne former qu'une et une seule identité : celle d'E. A. El Maleh :

*[...] le sentiment d'avoir retrouvé cette présence Charnelle de la vie dans sa plus grande simplicité, Son authenticité, ce moment d'intensité existentielle
Où l'on revient à soi dans la pureté d'un miroir limpide*³¹

Le texte écrit a cette particularité de se déployer dans un espace, le signe linguistique s'étale, se déploie sur la page. Sa matérialité est très forte et c'est là ce qui fait de l'écriture un art tout autant spatial que temporel chez E. A. El Maleh. À juste titre, Julia Kristeva le rappelle :

*L'écriture dure, se transmet, agit en l'absence des sujets parlants. Elle utilise pour s'y marquer l'espace, en lançant un défi au temps : si la parole se déroule dans la temporalité, le langage avec l'écriture passe à travers le temps en se jouant comme une configuration spatiale. Elle désigne ainsi un type de fonctionnement où le sujet, tout en se différenciant de ce qui l'entoure, et dans la mesure où il marque cet environnement, ne s'en extrait pas, ne se fabrique pas une dimension idéale (la voix, le souffle) pour y organiser la communication, mais la pratique dans la matière et l'espace même de cette réalité dont il fait partie, tout en s'en différenciant parce qu'il la marque*³².

Le dernier moment du récit « *une femme, une mère* » interrompt soudainement sa continuité et en annonce l'épilogue. Avec le départ impromptu, de la mère, le texte s'imprègne d'un mutisme inattendu. Comme si la mort a scellé le sort de ce court récit ne laissant à l'auteur que l'espace de quelques paragraphes pour le museler. Une partie de la mémoire zailachie tourne la page. Le récit s'engage sur une pente abrupte, essoufflé, et s'achemine dans une frénésie scripturale vers sa fin. L'enveloppe charnelle de la mère s'efface mais sa mémoire va rejoindre les autres au sein de la demeure juive pour s'y diluer. Mais la relève est assurée, son fils Khalil est là pour continuer l'œuvre maternelle à travers son art.

VI. Conclusion

La rencontre entre la femme mère et l'auteur est vécue comme un roman qui retrace deux destins qui se croisent après avoir cheminé longtemps un long parcours. Histoire, art, art de vivre, culture, manière d'être

²⁹ *Une femme, une mère, texte de Edmond Amran El Maleh, éditions Lixus, Tanger 2004. Texte original, éditions La Pensée Sauvage 2002, p.17*

³⁰ *Ibid.* p.18

³¹ *Ibidem.*

³² Julia Kristeva, *Le langage, cet inconnu. Une initiation à la linguistique*. Paris : Seuil, 1981, 327 p., SGPP, 1969, pp. 29-30

ensemble entre des communautés marocaines de confessions musulmanes et juives, E .A. El Maleh va d’exploration en interrogation-sollicitation du patrimoine aussi bien dans son par- cours personnel qu’à travers une lecture-dialogue des travaux d’autres créateurs pour esquisser ce possible providentiel qu’est la culture marocaine vivante et constamment en devenir malgré les ruptures et vicissitudes de l’histoire.

Bibliographie et webographie

- [1]. Une femme, une mère, texte de E. A. El Maleh, éditions Lixus, Tanger 2004. Texte original, éditions La Pensée Sauvage 2002, éditions d’art à tirage limité accompagné de travaux originaux de Khalil El Gharib
- [2]. <http://www.limag.com/Textes/Samrakandi/2010ElMaleh.pdf>. Consulté le 16/01/2018 à 10:00h
- [3]. Entretiens avec EDMOND AMRAN EL MALEH, par Marie R., Publications de la Fondation EDMOND
- [4]. Marcel P., *À la recherche du temps perdu*, J.-Y. Tadié éd., Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1987-1989 (texte repris de la coll. Folio-Gallimard).
- [5]. E. A El Maleh : « Essaouira, l’oubliée », in : Autrement, Paris 1985, hors-série 11, pp. 211-218, ici : p. 212
- [6]. K. Julia , *Le langage, cet inconnu. Une initiation à la linguistique*. Paris : Seuil, 1981, 327 p., SGPP, 1969, pp. 29-30